

Une amélioration très-sensible s'est opérée dans l'enseignement de l'écriture depuis une trentaine d'années. Alors, la *Bâtarde* et la *Coulée* étaient à peu près les seules écritures enseignées au plus grand nombre; certains maîtres ne montraient que la Bâtarde avec ses lenteurs; d'autres ne faisaient voir que la Coulée avec son illisibilité; quelques-uns seulement démontraient la Cursive à leurs élèves. Aussi quelle diversité se remarquait dans les écritures, même dans celles des élèves d'un même canton et souvent de la même ville!

On a successivement renoncé à la Bâtarde et à la Coulée, pendant trop longtemps écriture de prédilection des anciens maîtres, pour se mettre à la *Cursive*, aujourd'hui généralement enseignée, la première, dans toutes les écoles. C'est là un progrès véritable, un progrès immense, dû en grande partie aux écoles normales où les élèves-maîtres, sous la direction de directeurs et de professeurs éclairés, ont appris, avant tout, à apprécier et à pratiquer l'écriture cursive, comme la plus facile et la plus avantageuse sous tous les rapports.

Mais d'où vient que, bien que la Cursive serve à présent de base à l'enseignement de la calligraphie, les écritures laissent encore tant à désirer sous le rapport de l'*uniformité*, même dans les écoles dirigées par des maîtres non moins habiles que dévoués, non moins désireux d'avancer leurs élèves que de bien remplir leur tâche? D'où vient qu'il n'est pas rare, au dire de MM. les Inspecteurs primaires, de trouver dans certaines classes autant de sortes d'écriture qu'elles comptent d'élèves qui écrivent, quand ces élèves sont cependant tous dirigés d'après les mêmes principes, les mêmes procédés, et que tous reçoivent les soins et les conseils du même maître?

Cette question, que se font plus particulièrement les autorités qui surveillent l'instruction primaire, attend encore sinon une réponse, du moins une solution qui éclaire sur les causes de cet état de choses, à la fois si décourageant pour les maîtres, et si contraire à la réalisation des vœux manifestés, de toute part, de voir notre pays en possession d'une *écriture nationale*.

Le peu d'uniformité qui existe encore dans les écritures provient: 1^o de ce que presque toutes les méthodes en usage sont, sous le rapport du plan, plutôt appropriées à l'enseignement particulier qu'à l'enseignement collectif, la plupart se ressentant du mode individuel généralement pratiqué autrefois; 2^o de ce que les divers genres d'écriture ne sont pas toujours enseignés aux seuls élèves qui doivent les voir, et en temps opportun, et avec les précautions nécessaires.

Une méthode d'écriture, pour être réellement avantageuse à l'enseignement, doit être *complète*, c'est-à-dire présenter les exercices propres à hâter les progrès des élèves, et les applications capables d'assurer à tous une écriture courante, non-seulement belle et rapide, mais encore semblable et lisible. Toute méthode qui ne contient que des principes et des modèles pour l'écriture en gros, ou seulement pour l'écriture en fin, n'est pas appropriée aux écoles, puisque généralement on y enseigne les diverses grosseurs; une telle méthode est évidemment incomplète et peu convenable par conséquent pour les classes; car elle oblige le maître à en adopter deux dont les principes, les procédés et la forme des caractères sont souvent fort opposés, ce qui présente plus d'un inconvénient.

Une méthode d'écriture qui contient même des principes et des modèles pour les différentes grosseurs, ne convient encore à l'enseignement qu'autant qu'elle renferme une suite d'exemples d'application. Il ne faut pas seulement pour les écoles élémentaires une méthode d'écriture *prompte, facile*, d'un succès indépendant de moyens extraordinaires; elle doit encore, outre les *exercices préparatoires et généraux*, offrir pour chaque division d'une école, *simultanée ou mutuelle*, une série suffisante de modèles gradués, préparés d'après les principes.

Une méthode ainsi combinée et disposée épargne aux maîtres le soin de préparer eux-mêmes les modèles nécessaires aux élèves, et leur laisse par là un temps précieux. Elle peut et doit encore faciliter la tâche de l'instituteur qui tient à exécuter ses exemples. Ne lui offre-t-elle pas, par ses applications graduées, des modèles à copier, des textes à employer, par conséquent, un canevas, un guide, et, de plus, le moyen le plus assuré de ne présenter à l'imitation des enfants que des formes connues et familières? C'est d'ailleurs ce que font les maîtres qui veulent soit s'approprier le genre d'écriture de la méthode qu'ils suivent, soit se pénétrer à fond de la bonté des principes et de la sûreté des procédés de l'auteur. Rien de plus louable et de plus utile que ce travail, que cette *étude pratique*; car pour apprécier toute l'utilité d'un exercice, d'un trait ou d'une forme de lettre, *la main est toujours un meilleur juge que l'esprit*.

Cette méthode présente aux élèves le travail sous une forme constamment simple, compréhensible, et prévient ainsi l'ennui et

le découragement inséparables de toute étude qui fatigue trop l'attention et l'esprit.

Enfin, elle empêche la diversité des caractères représentant la même figure, par conséquent la confusion qu'occasionne inévitablement l'emploi de modèles préparés d'après des principes autres que ceux de la méthode suivie. De plus, en même temps qu'elle assure à tous les élèves une écriture semblable sous le rapport de la *physionomie générale*, elle rend seule possible la démonstration des formes au tableau. Le tableau noir, ce n'est pas seulement le meilleur moyen d'initier les commençants au secret que présente l'exécution de chaque caractère, et à la manière de diriger les mouvements de la main; mais c'est encore le seul moyen de faire voir, en un instant, aux élèves avancés, des *principes, des formes, des procédés particuliers d'écriture*, toujours vite oubliés par les uns, et souvent entièrement négligés par les autres. L'instituteur doit tenir à avoir la facilité de les rappeler fréquemment à tous par une *démonstration qui parle aux yeux et à l'esprit*.

D'après ces développements, on pourra reconnaître que l'uniformité dans la forme graphique s'obtiendrait assez facilement: lo si les méthodes d'écriture précédentes, comme les grammaires et les arithmétiques appropriées à l'enfance, des exercices bien gradués et en nombre suffisant pour fortifier les élèves sur les principes et les règles; 2^o si l'instituteur faisait ses modèles d'application sur ceux de la méthode employée par lui, au lieu de recourir aux *exemples isolés* qui se trouvent dans le commerce; exemples, en général, peu convenables, non moins pour les textes que pour l'écriture.

Les modèles détachés, bien qu'ils présentent sous le rapport de l'écriture des inconvénients moins graves que sous le rapport des leçons qu'ils renferment, sont loin aussi d'offrir, au point de vue de la calligraphie, les conditions capables de seconder le maître pour la propagation d'un même genre d'écriture.

Qu'on examine seulement, avec le désir de s'éclairer, quelques-uns de ces modèles; on remarquera combien ils diffèrent par l'inégalité de la pente et de la force des pleins, et par le manque d'unité dans les dimensions des caractères de même corps, et dans les proportions des boucles, des queues, etc. On reconnaîtra que la plupart diffèrent encore par plusieurs autres points: que dans l'un, les lettres sont trop serrées; que dans l'autre, elles sont trop écartées; que celui-ci offre une écriture lente par suite de la grande teneur des courbes, et celui-là une écriture illisible par la grande finesse des liaisons.

Ces imperfections, graves sans doute, ne sont cependant pas des défauts essentiels; car les principes d'écriture ont quelque chose d'arbitraire: une forme simple, une exécution naturelle, voilà ce que peut et doit exiger un critique sensé et juste. Les différences signalées ne sont, en effet, que des défauts de second ordre, qui ne sauraient empêcher qu'un instituteur zélé et habile n'obtienne de ses élèves des écritures satisfaisantes. Mais ces modèles présentent un défaut bien grand. En les examinant avec attention, on aperçoit que la même forme, surtout pour les lettres *d, f, k, p, r, s, t, v, x, y, z*, est représentée par *trois, quatre*, et jusqu'à *six* caractères différents, souvent bizarres ou étrangers au genre cursive. De plus, on constate que la lettre initiale de certains mots est quelquefois précédée d'ornements inutiles, et que les liaisons finales qui, lorsqu'elles sont convenablement remontées et disposées, contribuent si puissamment à la régularité et à la beauté de l'écriture, sont presque toujours et partout jetées au hasard, et de la manière la plus capricieuse et la plus vicieuse.

Toute personne qui a observé les enfants, étudié leurs tendances naturelles, sait combien les captive la nouveauté, en écriture, et combien ils sont tous portés à imiter les formes nouvelles offertes à leurs regards, qu'elles soient même laides et d'une exécution difficile. L'attrait de la nouveauté l'emporte chez eux sur les habitudes prises par la main, et sur les recommandations journalières du maître.

Tout instituteur s'expose donc en mettant sous les yeux des élèves avancés un exemple non conforme aux principes, à voir des écritures agréables et lisibles se changer subitement en écritures irrégulières et indéchiffrables, tant pour l'étrangeté des formes, que par la complication des traits.

Les mêmes inconvénients peuvent également résulter de l'enseignement des autres genres d'écriture, si l'on ne suit une marche fondée sur la nature et indiquée par la raison.

On ne doit pas enseigner aux élèves plusieurs genres d'écriture en même temps: en faisant cela, on ne peut obtenir pour résultats que *confusion* dans les idées, et *diversité* dans les formes. On doit, en outre, n'enseigner les différents genres d'écriture usités qu'aux élèves avancés, qu'à ceux, par conséquent, qui ont quelques dispositions pour la calligraphie, et à qui il peut être avantageux de connaître les *principes généraux* de la *Ronde*, de la *Gothique* et